

dans l'observance des fêtes et cérémonies religieuses. Il offre des renseignements précieux sur la civilisation et les usages des anciens habitants du Mexique.

Les efforts faits par Brasseur de Bourbourg et d'autres savants pour arriver à l'interprétation de ce document n'ont encore donné que des résultats très incomplets.

M. Michaux donne lecture du compte rendu de l'excursion faite le mois dernier par la Société à Noyon :

Excursion annuelle de la Société Archéologique de Soissons

Le 13 juin dernier, la Société archéologique de Soissons a fait son excursion annuelle. Cette fois, elle avait pour but de visiter Ourscamp et Noyon.

A 5 heures 50 du matin, nous prenons le train de Soissons à Compiègne. Ce n'est pas la grande vitesse ni le train-éclair ; on s'arrête un quart d'heure à chaque gare et l'on finit tout de même par arriver à Compiègne, après deux heures de trajet ; cela rappelait les beaux jours de la légère *Gazelle*, qui succédait aux cochés d'eau du siècle passé.

A Compiègne, tout le monde descend, et vingt minutes après, on reprend la grande ligne du Nord. On laisse les stations de Tourotte et de Ribécourt, et l'on s'arrête à Ourscamp. Il est 9 heures.

Quelques gouttes d'eau, tombées au moment du départ, pouvaient faire craindre une journée pluvieuse, mais il n'y paraissait pas à Ourscamp, et les chemins

étaient couverts d'une épaisse couche de poussière blanche, dont bientôt les souliers et les vêtements des visiteurs furent amplement saupoudrés.

Ourscamp (*Ursi campus*) tire son nom d'une légende rappelant saint Eloi. Un jour, l'Evêque faisait défricher des terrains par ses hommes conduisant une charrue attelée d'un bœuf. Un ours, sortant de la forêt, se jeta sur le bœuf. Les valets se sauvèrent en criant ; saint Eloi accourut, ordonna à l'ours de s'atteler à la place du bœuf qu'il venait de dévorer. Ce qui eut lieu. C'est en mémoire de ce fait que l'endroit où il s'est passé a pris son nom.

Saint Eloi fit construire une chapelle au VII^e siècle. On y adjoignit une abbaye qui devint célèbre et possédait de grands biens. Ruinée plusieurs fois par les guerres, elle se releva toujours. Les bâtiments de l'abbaye ont été reconstruits aux XVII^e et XVIII^e siècles. La façade monumentale qui existe encore est très belle : l'entrée principale est ornée d'un portique à colonnes, et surmontée d'un fronton sur lequel est sculpté l'ours légendaire. Les armes étaient : d'azur semé de fleurs de lys d'or à deux crosses, adossées de même ; à l'ours passant de sable, emmusé de gueules.

Les ruines de l'église sont fort intéressantes. Elles donnent un beau specimen de l'architecture ogivale des XII et XIII^e siècles.

La chapelle actuelle se trouve dans une partie de l'ancienne *salle des morts* de l'abbaye, monument voûté, assez bien conservé.

A la Révolution, le couvent, vendu à des insolubles, fut repris par l'Etat, qui y installa un hôpital militaire. Remis en vente plus tard, il passa en diverses mains et devint la propriété d'un savant archéologue, M. Peigné-Delacour, qui en écrivit l'histoire en 2 volumes in-4^o.

Aujourd'hui, une partie des communes de l'abbaye

est occupée par une importante filature qui n'occupe pas moins de 900 à 1.000 ouvriers des deux sexes. Elle est dirigée par M. Mercier, qui habite le corps de logis de l'abbé commanditaire.

Là où les moines se recueillaient dans le silence et la prière, on entend le bruit incessant et formidable de l'industrie moderne. De puissantes machines à vapeur, lançant dans l'air leurs gerbes de fumée, font tourner ces immenses volants avec une régularité mathématique et font marcher ces métiers de toutes sortes employés dans les grands ateliers, les merveilles de la science moderne.

Cette visite pleine d'intérêt se termine, et nous retournons vers la gare pour continuer l'excursion à Noyon.

Il paraît que, parmi les reliques nombreuses que possédait l'abbaye d'Ourscamp, se trouvait un bras du bienheureux Jean de Montmirail. Mais tout a été dispersé dans la tourmente révolutionnaire, et le bras est sans doute perdu.

Avant de prendre le train de Noyon, nous voyons passer le train rapide de Paris à Amsterdam. Il fait trembler la terre et son passage est vraiment effrayant.

Enfin, nous montons en wagon, et dix minutes après nous débarquons à Noyon, l'antique cité de saint Méjard, de saint Eloi, et... aussi de Calvin.

Mais, avant toute autre chose, comme il est onze heures et demie, et que l'on est parti avant six heures, l'appétit est aiguisé et l'on se dirige avec plaisir vers l'*Hôtel du Nord*, où un déjeuner frugal, mais convenable, était préparé, grâce aux soins de l'honorable président, M. Choron.

Nous ne ferons pas l'histoire de Noyon, écrite déjà par Moët de la Forte-Maison, par de la Fons-Mélicocq, etc. ; sans compter la splendide monographie de la

cathédrale, par M. Vitet. Nous nous bornerons à dire un mot des monuments visités.

Un vieil historien, Levasseur, voyant une similitude de nom, affirma sans hésiter que Noyon venait de Noë et avait été fondée par ce patriarche biblique. C'était fantaisiste. Quoi qu'il en soit, la ville est d'une haute antiquité.

Saint Médard y transporta son évêché du Vermandois, en 530. Saint Eloi y fut évêque sous Dagobert. En 768, Charlemagne a été sacré dans la cathédrale. C'est assez dire que sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, Noyon était une ville importante.

Le principal monument de la ville est la cathédrale, le plus grand et le plus complet de l'époque dite de transition. Il mesure 104 mètres de long, 29 de large ; les tours ont 62 mètres de hauteur. Les extrémités des transepts ou de la croix sont en hémicycle, au lieu d'être terminées carrément comme dans beaucoup d'églises, ce qui donne un caractère presque byzantin à l'édifice.

Mais laissons à d'autres plus habiles le soin de décrire cette belle cathédrale, et continuons rapide l'inspection de ses dépendances.

Dans la sacristie, nous trouvons quelques tableaux, et notamment les portraits de plusieurs évêques. La salle capitulaire renferme de belles sculptures ; dans l'ancienne sacristie, se trouvent des armoires antiques d'une rare conservation et que l'on a eu le bon goût de ne point abîmer par une restauration maladroite. Il y a surtout un vieux bahut garni de ferrements et de serrurerie du plus bel effet. Viollet-le-Duc en a donné un dessin dans son dictionnaire du mobilier.

La Société a eu le bonheur d'avoir pour cicerone, dans cette visite, le vénérable et docte archiprêtre de Noyon, M. l'abbé Rogeau, qui nous a fait admirer les beautés architecturales de l'édifice, en vrai connaisseur.

Grâce à lui, aucun détail n'a échappé aux visiteurs : les chapelles, celles de la gésine, avec ses brillants pendentifs et les autres, le chœur, les pierres tombales, l'ancien évêché, le cloître, tout enfin a été vu et admiré détail, et pour résumer d'un seul mot : c'est magnifique !

Un endroit gratté dans la muraille contenait cette inscription :— « Victor Hugo et Juliette, 1836 ».

En sortant de la cathédrale, on adresse les remerciements les plus vifs au pieux et vénérable archiprêtre qui a bien voulu faire à la Société les honneurs de son sanctuaire.

Nous trouvons alors le président du comité archéologique de Noyon, l'honorable M. Becu, ancien maire, qui, à son tour, veut bien nous montrer les autres monuments :

La bibliothèque renfermant six mille volumes rares, et notamment un évangélaire manuscrit du IX^e siècle, richement relié et plein de belles miniatures. Cette bibliothèque se trouve dans une antique maison attenante à la cathédrale et remontant à Louis XII. Elle portait le nom de librairie des Chanoines.

L'hôtel de ville, construit au XVI^e siècle, occupe l'emplacement de l'ancienne église Sainte-Godeberte. La façade, richement ornée de sculptures parfois rabelaisiennes, forme un bel ensemble. Dans l'intérieur, une tourelle servant d'escalier, aussi à sculptures du même genre. Dans le fond, en face, les anciens cachots avec leurs anciennes portes à triples verrous. Les archives municipales contiennent les comptes d'argentiers, les registres des communautés et de l'échevinage, et de nombreuses et fort curieuses pièces. Plus heureuse que Soissons, la ville de Noyon a pu conserver intactes ses précieuses archives.

Sur la place, une fontaine, élevée en 1492 par un religieux de Soissons, Jean Thiercelin, rétablie en 1770 par l'évêque Ch. de Broglio, et restaurée, en 1875, par

notre habile patriote, le sculpteur Hiolin, qui refit les médaillons représentant Louis XVI et Marie-Antoinette. Le piédestal porte cette inscription, qui résume pour ainsi dire l'histoire de la ville :

*En cette ville,
Chilpéric II fut inhumé l'an 721.
Charlemagne sacré — 768.
Hugues Capet élu roi — 987.*

Nous donnons un coup d'œil à la statue de Jacques Sarrazin, sculpteur célèbre, premier directeur de l'Académie de peinture, né en 1590 et mort en 1660.

Il est curieux que, dans cette ville, rien ne rappelle Calvin : ni une statue, ni un buste, pas même un portrait. La maison même où il est né a été rasée, et l'on montre seulement la place où elle était située. L'ancien président du Comité archéologique de Noyon, le regretté M. Colson, avait bien, il y a quelques années, acheté un portrait qu'on lui assura être celui du fougueux réformateur, mais cette assurance est fort douteuse, et ce portrait pourrait très bien appartenir à un autre personnage du temps.

On ne s'ennuie pas dans ces explorations, surtout quand ces explications sont données avec tant de bonne grâce et une connaissance parfaite ; mais l'heure se passe. Notre président remercie son collègue de Noyon de l'excellent accueil qu'il a bien voulu faire à la Société soissonnaise, et l'on se sépare.

A 7 heures 13, le train de Compiègne nous conduit, et bientôt nous descendons pour reprendre la ligne de Soissons.

Nous avons oublié de noter un incident de voyage, qui aurait pu devenir un accident terrible. Entre Compiègne et Noyon, tout-à-coup notre train s'arrête un instant, hésite, puis recule à une assez grande distance.

Quel est le motif de ce retour en arrière ? On ne le savait point, lorsque sur l'autre voie, comme un tourbillon, passa le train-express. Une aiguille oubliée; et nous nous enfilions sur la voie... et le train express nous broyait!...

Ce malheur fut évité, — heureusement ! — et nous arrivâmes sains et saufs dans notre bonne ville de Soissons, à dix heures du soir, après une journée bien employée.

M. Bouchel, membre correspondant, donne lecture d'une notice biographique sur l'abbé Jean de Pienne, ancien curé doyen de Mont-Notre-Dame et membre de la Chambre épiscopale.

L'ABBÉ DE PIENNE

Jean de Pienne était né dans les derniers jours de 1699 à Condé-en-Brie ; il a été baptisé le 1^{er} janvier 1700 ; en février 1726, on le nomma curé de Mont-Notre-Dame avec le titre de doyen qui était alors attaché à la cure.

Il est l'auteur d'un ouvrage manuscrit intitulé : *Mémoire instructif pour les nouveaux curés de la paroisse du Mont-Notre-Dame*. Le mémoire indique que les biens du chapitre de Mont-Notre-Dame ont été réunis au séminaire de Soissons par décret du 2 août 1694, date inexactement rapportée par les historiens. Ce manuscrit existe encore à la cure de l'ancienne paroisse de M. de Pienne.

Il porte sur tout ce qui concerne le bien spirituel et temporel de la paroisse, sur les droits et les prérogatives des curés du lieu, sur la situation et le mode de nomination des clercs laïcs, sur les dîmes, leur plus ou moins d'importance et la meilleure manière de les